

LES HEURES TRAGIQUES DU POSTE M.N.29 dépendant du Fort de Battice



M.N.29 ET L'ÉQUIPE

Sans ses observateurs d'artillerie, le meilleur fort du monde est assurément capable de faire un vacarme infernal, mais point de causer grand dommage à l'ennemi. Surtout - comme c'était hélas ! le cas de nos forts de l'Est en 1940 - lorsqu'il n'est pas question de pouvoir en appeler à l'observation aérienne. Les observateurs sont les yeux du fort. Ils règlent et déclenchent le tir. Postés tout alentour de l'ouvrage, parfois très en avant de celui-ci, les observateurs font, avec leurs jumelles et leur petit téléphone de campagne, une damnée besogne. Métier dangereux, l'histoire de ces deux guerres en atteste énergiquement; l'observateur est l'ennemi n° 1 qu'il s'agit de supprimer avant tout, et à tout prix. Pour se défendre, il n'a que des armes légères. Son rôle d'ailleurs, consistant à voir sans être vu, il ne peut se démasquer, par conséquent tirer, qu'en cas d'extrême nécessité. Quand cette extrémité survient, l'observateur a les meilleures raisons de craindre que la fin de sa mission ne soit très proche. Aussi était-il naturel que l'on songeât à bien abriter les observateurs opérant pour les ouvrages fortifiés. Tandis qu'en campagne, un observateur doit pouvoir se contenter d'un arbre ou d'une tour d'église démolie, l'observateur de forteresse est, en général, installé dans un bon abri dont l'emplacement, la construction et l'aménagement intérieur furent soigneusement étudiés. L'abri et son personnel constituent le poste d'observation - le P.O. - relié par téléphone au fort, dont il dirige le tir et auquel il signale tout ce qu'il aperçoit.

Le fort de Battice - comme les autres forts - était ainsi entouré d'un réseau de postes d'observation installés dans de solides abris cuirassés, surmontés d'une tourelle, sorte de clocheton blindé, à l'abri des balles, percé de meurtrières par lesquelles les observateurs scrutaient le paysage et, éventuellement, se défendaient, à coups de fusil, de pistolet ou en tirant des rafales de fusil-mitrailleur.

L'équipe pouvait aussi, on le verra, se défendre efficacement au moyen de grenades qu'elle projetait hors de l'abri en les glissant, amorcées, dans une sorte de conduit pratiqué dans l'épaisseur du béton. L'équipe... Un beau mot chaud, n'est-ce pas, exprimant une profonde idée d'union et de fraternité. Vous allez voir ce que la guerre fit d'une équipe; ce qu'elle fit de cinq grands et glorieux garçons de chez nous enfermés, devant Battice, dans un cube de ciment armé, à trois mètres sous terre, la Mort rôdant, sept jours et sept nuits, autour de leur réduit.

Dans le langage conventionnel du fort, l'abri cuirassé où ils tenaient, à cinq, un poste d'observation, s'appelait le M.N.29. Avec les témoignages des deux survivants, j'ai reconstitué, aussi exactement qu'il est possible, l'histoire tragique de cette cellule du grand corps qu'était le fort. Elle est tragique: au-delà du sens que nous attribuons trop facilement à cet adjectif galvaudé. Car, sur le drame du "MN.29", une tragédie déchirante, peut-être unique - je le souhaite - dans l'histoire de nos Dix-Huit Jours, vient en surimpression. Ces hommes durent combattre, et mourir, le cœur vrillé...

SEULS AU BOUT DE LA PATRIE

Dans la nuit du 9 au 10 mai, une belle nuit claire – souvenez-vous -, deux hommes sont de garde au "M.N.29": le maréchal-des-logis Céleste SERVAIS, de Seraing, chef de poste, et le soldat Hubert MERTENS de Dison. L'alerte est donnée vers 3 heures du matin. SERVAIS reste dans l'abri, auprès du téléphone, pendant que MERTENS court réveiller les trois camarades qui reposent: René BURTON, de Thimister, Pierre CANON, de Beaumont, et Jean SCHENE, de Petit-Rechain. Ils dorment à la ferme Brouwers, toute proche. Nul, naturellement, n'envisage cette nouvelle "alerte" autrement que comme l'exercice classique, empoisonnant et, à la fin, ridicule.



Hubert MERTENS

Pourquoi ces cinq hommes réagiraient-ils autrement que leur cinq cent mille compagnons d'armes réveillés de la même et brusque façon en cette nuit mémorable d'incrédulité et de deuil ? Jean SCHENE est particulièrement navré: il devait partir en permission. Mais, avant le jour, les cinq hommes sont au poste, exécutant les consignes d'alerte: préparation des munitions, vérification des armes, enlèvement des panneaux blancs accrochés aux barbelés, où ils indiquent l'emplacement des mines. En bons soldats (ce ne sont pas des bleus !), ils se gardent bien de bouleverser inutilement l'ordre normal de leur petit ouvrage. "Après l'alerte, songent-ils, nous devons tout remettre en place !" Mais, comme sortant de l'aurore, une vague gigantesque de bombardiers allemands surgit bientôt à l'Est, toute scintillante et grondante. Et cela, c'est nouveau. SERVAIS dit: "Voilà un coup dur pour les Anglais..." Jean SCHENE est moins optimiste: ses panneaux blancs, il les arrache à présent. On ne les replacera plus, il en est sûr.

Du fort, le téléphone annonce immédiatement que la frontière est violée. C'est la guerre. Ce n'est même plus l'heure de parler. On pointe les fusils-mitrailleurs. On évacue en vitesse les équipements militaires laissés à la ferme Brouwers. On serre les mains des villageois, braves gens qui accourent, chargés de cigarettes, de chocolats, de bouteilles de vin, pour l'équipe. Pour René BURTON, voici une visite: sa fiancée, en larmes. Elle se jette sur la poitrine de l'artilleur, et sanglote. Ils se disent "Au Revoir". Ils devraient se dire "Adieu" Mais personne, jamais, n'ose dire adieu. Elle s'éloigne, la petite, au grondement des premières explosions: des routes, des ponts sautent dans toute la région. Les premières destructions s'exécutent. Une ferme, qui gêne le tir, saute aussi. C'est la guerre. Puis le canon tonne... Ah! cela va vite. Le canon tonne partout. Des réfugiés courent sur la route, les yeux fous. Puis le vide se fait au tour du "M.N.29". Sur le massif du fort, on a mis le feu à des baraquements en planches qui doivent disparaître. Ils flambent.



Céleste SERVAIS

L'abri le plus proche, le "M.N.28" est toujours vide. Pourquoi? L'équipe se sent essulée. Dans la matinée, un homme pourtant s'approche du "M.N.28" et s'arrête là. C'est un soldat. Mais on ne le reconnaît pas, même à la jumelle. BURTON et MERTENS s'arment et vont l'interroger. C'est un garde-cycliste-frontière isolé, en retraite. Il déclare que les Allemands sont entrés à Eupen et se dirigent de ce côté, sans rencontrer de résistance. Peu après, les premières bombes sont lâchées sur le fort. Il encaisse stoïquement, et tire de plus belle. Des chasseurs ennemis, volant bas, fouillent les bois, les ravins; ils rasant le "M.N.29", dont les mitrailleuses crépitent pour la première fois. Vainement. Ils volent si bas que Pierre CANON peut viser un pilote. Sans succès. À gauche, à droite, les batteries de tous les forts donnent déjà de la gueule, sans répit.

Le "M.N.28" reste désespérément vide; d'autres fortins, semble-t-il, sont également déserts; en revanche, l'équipe entend les mitrailleuses d'un poste d'observation relativement proche du fort d'Aubin-Neufchâteau: à la jumelle, ils aperçoivent la coupole du voisin, et une subite sympathie les unit à des camarades inconnus qui, comme eux, sont déjà "dans la danse"...

Toute la journée se passe en observations et réglages. Le temps est splendide. Quelques chasseurs audacieux virent encore sur l'aile au-dessus du "M.N.29". À grand'peine, le sage SERVAIS empêche ses hommes de tirer. "Ce n'est pas notre rôle de les abattre, raisonne-t-il, mais c'est leur mission, à eux, de nous repérer. Du calme..." On fait le mort. Et la nuit tombe - la première nuit de guerre... Nuit hostile, qui enveloppe ces cinq hommes essulés au bout de la patrie.

PREMIER ASSAUT REPOUSSÉ AVEC PERTES

Pierre CANON et Jean SCHENE ont veillé la première moitié de la nuit. BURTON et MERTENS les ont relevés avant l'aube et sont précipitamment rentrés dans l'abri; ils croient avoir aperçu les Allemands autour du poste. Le jour venu, CANON monte à la tourelle; il couvrira la reconnaissance à laquelle ses quatre camarades procèdent, autour du fortin. Nulle trace de Boche. Détail rassurant, l'équipe se rend compte que les habitants des fermes environnantes vaquent tranquillement à leur besogne quotidienne. Justement, les cinq ont folle envie d'une tartine de pain frais. Ils hèlent un paysan qui soigne son bétail. Le

bonhomme disparaît dans une étable. Ils appellent une femme, crient son nom. Même jeu: elle fait mine de ne rien entendre et plonge dans sa cuisine. Manège étrange...

L'équipe devient méfiante et, prudemment, se rapproche de l'abri. À la fin, l'un des cinq découvre un Allemand posté derrière la barrière d'une ferme (la ferme Baguette). Ce monsieur les observe tranquillement... Une sèche rafale de fusil-mitrailleur, partie de la tranchée entourant le "M.N.29" supprime l'indiscret, qui s'abîme dans le fossé bordant la route. Mais, quelques instants plus tard, toute une volée d'Allemands grimpe dans les fenils de la ferme et, de là-haut, dirige un feu nourri vers le poste. C'est la fusillade. Les balles claquent de toutes parts. Pire, les Boches s'avancent résolument, rampent, poussent vers l'ouvrage... Il en sort des étables; il en court derrière les haies; on en voit rasant les murs. D'un bond, les cinq hommes sautent dans l'abri dont ils verrouillent solidement la lourde porte d'acier. De la tourelle, ils font le coup de feu. Mais l'ennemi semble tellement décidé que, pour la première fois, "M.N.29 " demande le secours du fort.



Quelques secondes après l'appel, une grêle d'obus, tirés par les camarades de Battice, balaie les environs immédiats du fortin - et les Boches n'insistent pas. Ils disparaissent... Le premier assaut est repoussé, le moral regonflé. Tranquillement, le travail d'observation se poursuit, au son d'une intense et vaste canonnade.

Passe, dans l'après-midi, un motocycliste allemand - à fond de train. On ne tire pas: consigne SERVAIS. Puis, une inquiétante silhouette réapparaît, furtivement, au coin d'une haie. Une autre, puis une autre encore, ailleurs. Les parages sont décidément infestés. L'observation d'artillerie continue, mais, à la tourelle, le guetteur ne lâche pas son GP; le fusil-mitrailleur reste braqué vers la grande Croix de béton, haute de 15 mètres, qui se dresse cinquante pas en arrière de la cloche; en tout cas, il n'est plus question, provisoirement, de mettre le nez dehors.

LA TRAGÉDIE, MAINTENANT...

C'est à ce moment que le fort d'Evegnée, privé - déjà - d'observateurs, demande à "M.N.29 " d'observer quelques tirs qu'il va effectuer. Or, les objectifs annoncés sont invisibles de la tourelle "M.N.29 ". Pour observer, il va falloir que l'un des cinq, coûte que coûte se glisse hors de l'abri et, par les boyaux qui l'entourent, gagne la Croix, monticule surélevé et dégagé.

De là, il pourra, de la main, adresser des signaux à l'observateur juché dans la tourelle et régler le tir. Sans hésiter, MERTENS s'offre pour cette mission. Il a déjà vivement insisté auparavant pour que le maréchal-des-logis SERVAIS lui permit d'aller reconnaître les alentours.

- *Il faut savoir à quoi nous en tenir pour la nuit, Chef! dit-il.*

MERTENS est solide. Rien ne l'effraie. Il est adroit et intelligent. Ce qui peut être fait, MERTENS saura bien le faire. Evignée demande du secours; on ignore tout ce qui se passe autour du poste... SERVAIS accepte que MERTENS parte. Mais ils sortiront tous et, des tranchées, ils couvriront sa tentative. Et MERTENS s'en va. Il a pris ses jumelles et un pistolet. En souplesse, il se glisse sous les barbelés, les franchit, rampe vers la Croix. Sa tunique bleue - la tunique d'exercice des artilleurs - disparaît dans les hautes herbes... Quelques minutes s'écoulent.



Henri BURTON

C'est SERVAIS, qui, le premier, les a vus. Il crie, tout-à-coup: "Vite, au fortin! Les Boches..." En bondissant vers l'abri, les quatre hommes songent: "Et MERTENS...?" Avant de plonger dans l'escalier et de clore la porte d'acier, ils ont eu le temps de voir un groupe d'Allemands courir le long de la haie proche de la Croix. C'est de ce côté, exactement, que MERTENS se dirigeait. SERVAIS grimpe à la coupole, le GP au poing. Il jure. Jean SCHENE se tient prêt au lance-grenades. De la tourelle, le maréchal-des-logis se rend compte que des Allemands se sont avancés jusqu'à même les tranchées entourant l'abri. Ah! ces travaux du temps de la mobilisation qui se retournent contre leurs propres défenseurs...

Par téléphone, un tir de barrage est demandé au fort. Les obus pleuvent, bien placés; et cette fois encore, au bout de quelques minutes, l'ennemi détale, se replie vers la Croix. De la tourelle, SERVAIS décrit calmement, pour les autres, qui l'écoutent passionnément, tout ce qui se passe au dehors. Un temps, qui semble très long, s'écoule encore. Chacun pense à MERTENS, intensément. À vrai dire, ils ne pensent plus qu'à lui. Aucun de ces hommes n'ose espérer que MERTENS puisse maintenant revenir. MERTENS n'a pu éviter la patrouille. Il est prisonnier - dans la meilleure hypothèse...

Là-haut, SERVAIS parle toujours. Lui seul voit; lui seul n'est pas aveugle, au fond du béton. Et soudain, SERVAIS s'interrompt:

Là... En revoilà un... Un qui a bonne envie...

Et il tire. Deux coups rapides de son GP., pistolet à long tube, de calibre 9 mm., une des meilleures armes de notre infanterie, et que le maréchal-des-logis manie bien. Il tire, et aussitôt pousse un cri. SERVAIS - le calme, le flegmatique SERVAIS - se précipite au bas de la tourelle, se rue sur la porte qu'il veut ouvrir, qu'il secoue. Ses hommes le retiennent. Il s'effondre et dit: "C'est MERTENS... J'ai touché MERTENS!"

Voilà la tragédie du M.N.29... Elle est là.

LE PIEUX SECRET DE L'ÉQUIPE

Les hommes se sont regardés en silence. Couché sur le béton, le chef sanglote. Un survivant dira: "Pendant quelques minutes, SERVAIS fut une pauvre loque humaine, un désespéré..." Mais il se redresse. Malgré le danger (l'ennemi peut se trouver derrière la porte, dans l'angle mort), il sort. À tout prix, il faut aller chercher MERTENS. CANON saute à la tourelle, l'arme au poing; pendant que BURTON et SCHENE, bravant la présence toute proche de l'ennemi, rampent et bondissent vers les barbelés où se devine le corps de leur camarade, SERVAIS garde l'entrée de l'abri.

Que pourra faire CANON pour les protéger, si les mitrailleuses allemandes se déchaînent ? SCHENE atteint le pauvre MERTENS, qui geint. Il lui dit: "Hubert, viens avec nous... "

- *Non, dit MERTENS. Partez, partez vite... Vous allez aussi vous faire descendre.*



Jean SCHENE

BURTON et SCHENE l'emportent. Rude et douloureux voyage, à travers les boyaux, dans un cercle d'ennemis invisibles... Le blessé perd beaucoup de sang. Ils regagnent l'abri, comme un havre, referment la porte d'acier. SERVAIS, le visage inondé de larmes, étend MERTENS sur son lit, et regarde la blessure: dans la poitrine de son camarade, ses deux coups de feu ont creusé deux plaies, par où fuit la vie, très vite. Les deux balles ont porté dans le poumon. De gros vaisseaux sont sectionnés. La boîte de pansements ouverte, SERVAIS s'acharne, avec de la gaze et de l'ouate, à enrayer l'hémorragie. On téléphone au fort; on l'adjure d'envoyer des brancardiers, un médecin, du secours enfin. Impossible: Battice est déjà encerclé. Jamais, dit-on, le secours n'atteindrait "M.N.29".

Mais le lieutenant-médecin BRAGARD vient au téléphone, se fait décrire la blessure, donne des instructions précises. Jusqu'à la fin, en pleine bataille, un fil téléphonique reliera ce grand blessé au médecin qui, de la forteresse investie, tente de le sauver... MERTENS, pansé, désaltéré, s'apaise. Il souffre moins. Étendu sur sa dure paillasse, il est livide et en sueur, mais repose un peu. CANON est toujours à la tourelle, au guet. Un autre est au téléphone. Car cette tragédie n'arrête pas le cours de la guerre, pas plus qu'elle ne suspend un seul instant la mission du poste "M.N.29". SERVAIS, parfois, s'en va pleurer dans le coin le plus obscur de ces ténèbres cuirassées. "De MERTENS dira Pierre CANON, nous tâchons de panser la blessure physique; de SERVAIS, la terrible blessure morale. Nous les entourons tous deux de notre affection fraternelle..." Une question hante Servais: MERTENS sait-il qui l'a blessé ? Délicatement, un camarade demande au blessé de raconter "comment c'est arrivé" Et MERTENS raconte:

Deux fois, "ils" sont passés près de moi, si près qu'ils faillirent me marcher sur le corps...J'étais tapi dans les hautes herbes, ils ne me virent pas...C'est lorsque j'ai commencé à ramper, pour regagner l'abri, qu'ils ont tiré et qu'ils m'ont eu...

Alors, MERTENS ne sait pas, ne se doute pas... Il demande pourquoi SERVAIS pleure. On ne le lui dira pas. Ce sera le pieux secret de l'équipe déchirée. MERTENS sommeille.

Il faut se représenter la situation véritable du poste "M.N.29": un bloc de béton enterré (on économise le naphte) au creux duquel, dans un espace de deux mètres sur deux, encombré de munitions, de vivres, de deux lits superposés, nichent quatre hommes et un mourant dont chaque plainte fait à l'équipe plus de mal que les rafales ennemies. C'est une tanière de Belges irrémédiablement entourée d'Allemands - de Boches devenus méfiants, pareils aux chiens de la meute qui ont senti le boutoir dans leurs flancs. La canonnade est générale et fantastique. L'Allemand déferle sur Bruxelles, mais l'artillerie de l'Est, roulée en boule, continue de tirer comme une possédée. À ce moment, parmi les grosses voitures coiffées d'un matelas, qui gazent vers le Sud, les plus rapides sont déjà bien à Bordeaux ! Mais, ici, devant Battice, le poste "M.N.29", accablé par sa tragédie intime, règle toujours les tirs, observe, transmet, repousse inlassablement les petites vagues grises qui viennent lécher ses tranchées, s'attend au pire, sans cesser un instant de disputer MERTENS à l'hémorragie...

Dans la chaîne des fortins pareils à celui-ci, il y a des maillons qui ne furent point soudés; cela ne facilite pas les choses. Si le poste voisin " M.N.28 " était garni, le Boche se garderait de serrer d'aussi près "M.N.29". Un téléphoniste du fort a laissé entendre qu'Eben-Emael était écrasé. Heureusement, personne ne veut croire à cela. On s'en tient, de préférence, à l'autre confiance du téléphoniste, selon laquelle les Français seraient à Bonnelles et les Anglais auraient bombardé la route de Maestricht! Le téléphone parle encore de parachutistes. Cela, c'est plus grave.



Pierre CANON

Une autre nuit tombe, peuplée de lueurs lointaines et d'ombres très proches, qui rôdent. MERTENS paraît souffrir de moins en moins. Il dit: "Je me sens mieux...Ça ira ". Il faut pourtant qu'on le laisse parfois seul, dans le noir, et mal couché sur cette étroite paillasse. Et lorsqu'il parle, c'est pour dire un mot gentil. Ah! MERTENS ne se "dégonfle" pas. Les Boches, cette nuit-là, le laisseront un peu dormir.

HUBERT EST MORT

La journée du lendemain - fête de Pentecôte - se passe en observations de tirs et en brèves escarmouches avec des fantassins ennemis qui opèrent par très petits groupes de sondage. Le soir, tout paraissant calme, et sous l'emprise d'un irrésistible besoin d'air frais, les quatre hommes décident de mettre le nez dehors. Prudemment, ils sortent - font quelques pas dans la tranchée, un peu grisés par ces bouffées de tiédeur et de foin qui traversent la nuit de mai. C'était, sans doute, le moment attendu patiemment par le Boche pour lancer un furieux assaut. Sur ces quatre garçons harrassés, affamés d'oxygène, l'ennemi fond tout à coup, en nombre. D'un bond, les nôtres regagnent l'abri, talonnés par un Allemand au nez duquel ils claquent la porte d'acier. Il s'en est fallu d'une seconde qu'il n'entrât avec eux dans le "M.N.29". Alors l'affaire est très sérieuse. L'ennemi occupe les tranchées et lance une volée de grenades qui éclatent contre la porte. À coups de grenades, les nôtres se défendent vigoureusement. Mais les voici plongés dans l'obscurité. Leur lampe est soufflée. Ils amorcent et lancent en s'éclairant au moyen d'une arche électrique. Puis un autre adversaire les assaille: la fumée dont le fortin est bientôt rempli. Haletants, ils actionnent le ventilateur à bras, qui émet un bruit de sirène. En d'autres circonstances, le hullement d'un ventilateur d'abri a pu effrayer

les Bohes. Ceux-ci, au contraire, ont de l'esprit et devinent rapidement qu'ils peuvent asphyxier les Belges; ils redoublent d'efforts. L'atmosphère est irrespirable. MERTENS, le blessé s'affolle. Tous mettent le masque; MERTENS ne peut le supporter. Ses pauvres poumons se déchirent dans sa poitrine. Un puissant instinct restitue à ce moribond la force de sauter du lit, de courir vers la porte. Il veut sortir; il étouffe... Ils le retiennent, le recouchent de force. Ce sont de durs instants... Quand l'ennemi dégoûté se replie - en emportant deux blessés - MERTENS est très mal. Son état semble si grave que l'on en réfère une fois de plus, par téléphone, au docteur BRAGARD, lequel ne peut plus donner qu'un conseil:

- *Mes enfants, donnez-lui de l'alcool... Il souffrira moins.*

Il en avale un peu. SERVAIS n'ose plus s'approcher du blessé. Son désespoir donne à ses camarades autant de souci que l'état de MERTENS. SERVAIS répète: "Tout le monde aurait tiré... Tout le monde aurait iré... Avec sa tunique bleue qui glissait dans les herbes, je l'ai pris pour un Allemand... Tu aurais tiré comme moi, BURTON, toi aussi, SCHENE... " MERTENS, dont la respiration s'apaise quelque peu, demande à BURTON et à SCHENE de réciter avec lui l'acte de contrition. Et trois voix disent ensemble: "Mon Dieu, je vous demande pardon...", tandis que CANON veille à la tourelle et que SERVAIS téléphone, d'une voix qui s'étrangle.



Un peu plus tard, le calme régnant autour du poste, CANON et SCHENE vont prendre du repos. Avant de s'étendre, ils serrent la main de MERTENS. CANON s'allonge sur la couchette inférieure, en-dessous de celle où le blessé, maintenant, commence à divaguer. Pendant la nuit, CANON se réveille en proie à une pénible sensation; il se rend compte que le sang de MERTENS a percé la paillasse et lui coule, goutte à goutte, sur la nuque. Il appelle SCHENE; ensemble ils s'approchent du blessé. Mais ce n'est déjà plus un blessé...

- *Hubert est mort, dit SCHENE.*

BURTON, SERVAIS, descendent. Et quatre hommes pleurent, dans le "M.N.29". Il est 1 heure 30 de la nuit. Hubert est mort - sans savoir qui a tiré... De l'équipe, ils restent quatre.

FUNÉRAILLES SOUS LE FEU

On prévient le Fort. Ordre formel: enterrer immédiatement Mertens. Cela représente une sortie. Pour l'ennemi, qui certainement se tient à l'affût, une nouvelle ouverture s'offrira dans la garde du "M.N.29", mais il le faut. SERVAIS demande au Fort d'effectuer un tir de barrage qui protégerait la sortie; le Fort estime qu'un tel tir éveillerait l'attention de l'ennemi et qu'il est préférable d'agir vite et sans bruit. Le jour se lève. Et voici venue l'heure des funérailles du soldat Hubert MERTENS, de Dison, mort pour la Patrie. CANON monte à la tourelle, armé de son GP. SERVAIS, BURTON et SCHENE ouvrent lentement la porte de fer, gravissent en silence l'escalier au sommet duquel SERVAIS restera. Si les Boches sont postés dans les tranchées, il faut les surprendre et leur tomber dessus. BURTON s'élance dans le boyau orienté vers la ferme Baguette; SCHENE plonge dans l'autre, qui file vers la Croix. Quelques instants plus tard, ils se retrouvent auprès de SERVAIS; pas un Allemand dans l'ouvrage. alors, ils emportent le mort, enseveli dans une couverture et creusent rapidement une fosse. Ils se signent, recouvrent de terre leur amarde. Il y a, maintenant, un petit tertre auprès du "M.N.29".



Tombe actuelle de Hubert MERTENS dans le cimetière de Dison

Mais il s'élève à peine que les Allemands sont aux barbelés ! Ils accourent de la ferme Baguette et se préparent à sauter dans la tranchée. De la tourelle, CANON les a vus et donne l'alarme. Entre trois Belges et une poignée d'Allemands, c'est alors une course de vitesse vers l'entrée de l'abri. Une fois de plus, les nôtres regagnent de justesse le fortin, sous les grenades. Mais ils ne réussirent pas à refermer complètement la porte qui, à chaque explosion, se rouvre à demi. Les Boches s'en aperçoivent ; abrités dans un boyau d'où ne peuvent les déloger les coups de feu du guetteur, ils s'acharnent à lancer des grenades dans l'escalier. Des flammes rousses pénètrent jusqu'au coeur du fortin. De toutes leurs forces, les quatre hommes se précipitent alors sur la porte qu'ils parviennent enfin à verrouiller. Par téléphone, "M.N.29" réclame un tir de barrage et, cette fois encore, l'ennemi se retire en rampant sous une pluie d'obus...

Et les heures passent, d'alerte en alerte. À tout moment, l'ennemi renouvelle ses tentatives. Il parvient à cisailier quelques barbelés, ouvrant une brèche qui facilitera ses ruées ultérieures. Entre les coups, "M.N.29" règle des tirs, signale des convois. Mais, lorsqu'il appelle le Fort, c'est le plus souvent pour lui demander un de ces barrages providentiels qui rompent l'élan des

Boches. On ne compte plus les heures; on sait à peine si l'on est lundi ou mardi. L'abri est privé de tout éclairage: plus de carburant, lampes avariées. À l'heure des repas, on allume une mèche de coton qui trempe dans un doigt de pétrole, au fond d'une boîte à conserves. Pauvres repas, d'ailleurs, auxquels manque un convive. Tout sent la poudre; son odeur a imprégné les biscuits, le fromage, le café, même les cigarettes. Terriblement altérés, les hommes ont bu toute l'eau destinée à leur toilette. Ils ne se laveront plus, ni ne se raseront. L'eau gazeuse diminue. On l'allonge de vin. La nuit, ils grelottent - de fièvre autant que de froid.

AU BORD D'UN EFFONDREMENT

"Faire le mort ", suivant la tactique imposée par le maréchal des logis SERVAIS, exige, de ces quatre hommes, une patience furieusement contrariée par l'instinct le plus élémentaire de la conservation. Mais la tactique a du bon: les Boches hésitent, souvent, ne savent que penser. Ils finissent par envoyer trois hommes armés de burins et de marteaux qui, consciencieusement, s'attaquent à la porte d'acier. "Aucun des trois n'a rendu compte de cette mission", dit Pierre CANON laconiquement. Mais voici un comble: dans le poste voisin "M.N.28", non garni, les Boches se sont tranquillement installés; ils pointent maintenant une mitrailleuse sur "M.N.29" ! Cette arme tiendra le poste sous son feu jusqu'à la fin... Sous cette protection, l'ennemi renouvellera sans répit ses tentatives, jour et nuit. Que le poste voisin soit demeuré vide de défenseurs, ils tentent de se l'expliquer par un accident, une fausse manœuvre ou une fatalité; mais que cet ouvrage devienne pour eux un danger supplémentaire et une constante menace, voilà qui porte un rude coup à SERVAIS et à ses hommes. Et leur moral est sur le point de s'effondrer définitivement lorsqu'au moment d'un assaut qui s'annonce très résolu, le Fort leur refuse un tir de barrage. Au Fort, les munitions s'épuisent; le commandant GUÉRY commence à compter les coups qu'il lui reste à tirer. Va-t-il sacrifier le "M.N.29" ? Il lui a jusqu'ici, accordé vingt-cinq tirs de barrage...!



Sans honte, les survivants reconnaissent qu'à ce moment l'équipe se demanda si elle n'allait pas abandonner la lutte. Qui réagit ? Lequel d'entre eux trouva les mots qu'il fallait dire à cette étape pathétique de leur destinée ? Ils ne glissent point, dans la fente de visée de la tourelle, la loque blanche qui sauverait leurs peaux. Ils retournent au lance-grenades. Et ces exténués repoussent encore l'ennemi, qui se replie en saignant, enragé. Et peut-être, au Fort, mesure-t-on la valeur d'une telle résolution: le Fort téléphone, un peu plus tard, annonçant qu'il rendra au "M.N.29" les tirs de dégagement nécessaires, chaque fois qu'il les demandera...

Cette nouvelle "regonfle" les quatre hommes. Une autre leur fait l'effet d'un grand coup de vieille cuvée:

- *Une patrouille, confie le téléphoniste, a pu établir le contact avec "M.N.19", et une autre a rendu visite au poste 305. Pour vous joindre, ce serait difficile...*

Mais tout n'est pas perdu. "M.N.29" se sent moins seul.

LA FIN DU "M.N.29"

Sont-ce des jours ou des heures qui passent ensuite ? La notion de deux choses survit seulement dans leurs esprits: comment effectuer des réglages de tir, comment chasser à coups de grenades les Allemands qui s'approchent. Tout le reste s'embrouille au point de ne plus exister. Si l'homme de guet, à la tourelle, conserve avec la vie un vague contact, les trois autres vivent, au fond de l'abri, dans le noir absolu. À chaque assaut, qui se traduit par des explosions de grenades, les fragiles lampes qu'ils parviennent à allumer sont éteintes ou basculées. Ils n'usent qu'avec parcimonie de leur lampe électrique. Au cours d'une nouvelle attaque, voici que l'ennemi réussit encore à atteindre la porte de fer; elle résonne sous les coups. CANON est au téléphone: SERVAIS, SCHENE et BURTON se précipitent au lance-grenades... Ils en envoient trois, quatre, cinq, dix ! Elles explosent à une cadence réjouissante et, dans le vacarme, ils entendent des hurlements et un mot, un mot surtout, qui les paie bien: "Kamarad !" Ils sont partis... Mais derrière la porte, des râles continuent. Une botte racle le béton, lentement, longuement... quand un ambulancier allemand, portant le brassard de la Croix-Rouge, passera sous les barbelés et emmènera un blessé, ils ne tireront pas. De la tourelle, ils aperçoivent, dans la tranchée, un autre, allongé, qui attend et appelle; il est torse nu et couvert de sang.



Mais, le même soir, (on est le dix-sept mai), vers sept heures, les Allemands réapparaissent, plus nombreux que jamais, déchaînés, résolus à en finir. BURTON, de la tourelle, donne l'alarme. Vainement, il tire: les Boches, cette fois, progressent dans les angles morts qu'ils ont fini par découvrir. Deux Allemands rampent, remorquant "quelque chose qui semble lourd et n'a pas de formes". D'autres envahissent les tranchées et s'y terrent, parfaitement abrités - ces

bonnes tranchées, creusées par les nôtres, à la sueur de leur front... Chacun sent que nulle affaire ne fut plus sérieuse que celle-ci - jamais. Pierre CANON saute au téléphone, demande au Fort un tir de barrage, urgent.

- *Tir direct sur l'abri ! hurle-t-il.*

Le Fort a compris. Il va tirer. En attendant, il faut lancer des grenades et le moment de les expédier est venu, car on entend des bruits de bottes dans l'escalier. BURTON est descendu de la coupole, pour prêter main-forte en ce moment décisif. Il se tient près de SCHENE, grenadier attiré de l'équipe, lui passe les engins amorcés par SERVAIS. Ils écoutent attentivement. Tout à coup, "quelque chose" roule dans l'escalier, dégringole marche après marche.

- *Qu'est-ce que cela ? demande SERVAIS.*

Ce sont les dernières paroles du maréchal-des-logis SERVAIS. Une explosion formidable arrache la porte, fêle la coupole, éventre enfin la tanière. Céleste SERVAIS est tué net. René BURTON est tué net. SCHENE, blessé, voit quelqu'un ramper à travers les débris, dans la poussière et la fumée. Il croit que c'est Burton. Mais il entend Pierre CANON dire: "Ah! je sors...J'ai trop mal !..." Il le voit monter l'escalier, en se cramponnant. Mais tout n'est pas fini encore! Voici maintenant le tir de barrage du Fort, qui se déclenche... Le barrage demandé, qui sème la panique chez les Boches, mais qui tombe "coiffant" sur "M.N.29", sur deux morts, sur son blessé Jean SCHENE. "À ce moment, dira plus tard celui-ci, j'ai cru que le poste allait être démoli de fond en comble par nos obus".



Plaque commémorative à la mémoire des combattants du poste MN29

Le tir terminé, deux Allemands descendent dans l'abri. Ils y entrent prudemment, le fusil pointé, en criant comme des possédés. Ils s'arrêtent devant les corps de SERVAIS et de BURTON, les touchent du canon de leur arme. À SCHENE, qui a la figure en sang et ne bouge pas, ils donnent un léger coup de pied, le laissant pour mort.

Puis ils s'en vont, car l'atmosphère est toujours épouvantable, au fond de ce réduit broyé par la charge de dynamite ("quelque chose" qui avait roulé dans l'escalier...) Et SCHENE les entend s'éloigner en emmenant son camarade Pierre CANON, qui semble souffrir beaucoup.

Lui, à demi-inconscient, trouvera le moyen de s'allonger plus commodément et de passer la nuit auprès de ses deux compagnons morts. Le lendemain à l'aube, il se glissera hors des débris du "M.N.29", se traînera vers le Fort, distant de trois kilomètres. "M'étant, dit-il, couché dans une prairie pour reprendre souffle, je vis un homme près d'une ferme. Je lui demandai la route pour Battice. Cet homme, qui s'appelait M. FABRY, me soigna, fit tout ce qu'il pouvait pour me venir en aide; puis je repartis vers Battice, cherchant à éviter la gare qui, me disais-je, devait être occupée. Je traversai une prairie, mais j'eus la malchance de m'engager dans un chemin de terre qui était rempli d'Allemands. Je fus couché en joue, fait prisonnier et expédié, comme Pierre CANON, à l'hôpital d'Aix-la-Chapelle".

Aux deux survivants du "M.N.29", les Allemands demandèrent:

- *Où est l'officier ? Vous serez fusillé si vous ne dites pas où est l'officier qui se trouvait avec vous dans le poste...*

Ils éprouvèrent, sincèrement, une peine grotesque à croire qu'un maréchal-des-logis et quatre hommes - puis trois... - avaient pu, "sans officier", se battre ainsi... Encore ignoraient-ils au bout de quel calvaire SERVAIS et BURTON s'en étaient allés rejoindre leur pauvre et grand MERTENS.



Carré des combattants de 40-45 dans le cimetière de Dison où repose Hubert MERTENS

Source : Récit des deux rescapés du poste MN29, Pierre CANON ET Jean SCHENE, tiré de "Le Fort de Battice" rédigé par M. Maurice GEORGES
Document aimablement transmis par MM. René COUNE et Nicolas LANGE de l'Amicale du Fort de Battice ,
Photos : Francis BRIXHE
Mise en page : Danny DELCAMBRE